

La femme aux trois vies

Autrices :

Nadia Toubami - Anne-Marie Lopez del Rio

Temps de lecture : 11mn

En rangeant mes archives, j'ai retrouvé les traces de "La femme aux trois vies", un spectacle que j'ai co-écrit avec Anne-Marie Lopez del Rio, aujourd'hui disparue. Je lui rends hommage ici.

J'ai dansé ce conte durant 7 ans. De 2003 à 2009, seule sur scène, guidée par ma voix en off, j'ai incarné l'épopée d'une héroïne échappée des Mille et une nuits. A l'origine, le texte ne contenait que quelques lignes. Nous l'avons réécrit et enrichi du conte occitan du Châtaignier d'Orient.

Seuls le texte, quelques photos et articles de presse sont exploitables. Le son et les vidéos restent enfermés dans de vieux formats numériques dont je ne peux rien faire.

Le conte

La femme aux trois vies est une marcheuse. Elle marche et tout le long du récit, elle géométrise une spirale. Celle de la vie qui dévoile la magie du monde. Tour à tour femme voilée, porteuse d'eau, femme dévoilée, elle nous dit l'infinie patience des femmes mais aussi la guerre, la révolte et la soumission.

Elle abrite en son corps le tremblement fragile de l'émoi et danse jusqu'à la transe, jusqu'à l'extase sacrée. Les mots se mettent en quête d'un improbable chemin, étroit, dangereux, mais somptueux.

C'est l'histoire d'une femme qui va vivre deux amours et deux naufrages, elle va traverser les tempêtes, côtoyer la mort, mais trouvera sur les terres étrangères, l'accueil et les apprentissages des savoir-faire.

Une vieille femme lui redonnera force et vie en lui racontant la merveilleuse histoire occitane du châtaignier d'orient qui fit partir ses fils de l'autre côté de la mer en quête d'une terre d'amour et de liberté.

De ces morceaux de vies brisées, elle réalisera un chef-d'œuvre d'une incomparable beauté. Sur sa dernière terre d'exil, elle bâtira son royaume. Incroyable destinée d'une femme, de son courage, de sa patience, qui nous relie à l'histoire universelle de toutes les femmes depuis que le monde est monde.

Introduction

Que mon conte soit beau et se déroule comme un long fil.

Il voulait être raconté alors, il s'est approché de moi,

Ensemble, nous avons pris le chemin des métamorphoses.

Il est devenu tour à tour fleur aux pétales ourlés de rosée,

Diamant au prisme de lumière,

Papillon aux ailes de dentelle,

Rose incandescente au cœur de la nuit,

Puis, oiseau, il s'est envolé.

Il est devenu l'eau claire du ruisseau,

Le sable du temps qui passe.
Je l'ai contemplé, accueilli dans mon cœur,
Et pour vous, je conte.

Introduction au conte

C'est un matin de printemps au bord de la Méditerranée, l'aube vient de toucher la terre avec ses doigts roses en hommage aux poètes. La grande bleue déroule ses vagues d'azur et d'argent. Sous le souffle du vent, elle frissonne doucement. Citronniers et orangers en fleurs, amaryllis, roses, jasmins, menthe, romarin, basilic : les parfums de la terre se mêlent aux sels de la mer. En haut de la colline est le village tout blanc.

Dans la cour du teinturier, les grandes cuves d'indigo, de carmin, de purpura bouillonnent au soleil. La jeune fille de la maison ouvre les volets et laisse entrer le jour, balaie le sol, prépare le café, range avec soin ses aiguilles de couture. La demoiselle est fine couturière, elle assemble les pièces de toiles que sa mère tisse pour en faire les grandes voiles carrées des bateaux.

Au plus chaud du jour, un navire venu d'orient, chargé de riches tissus et d'épices, vint mouiller au port. Le jeune marchand qui accompagne la cargaison est dans l'embarras : la grande voile du navire est déchirée.

Sitôt posé le pied sur cette terre étrangère, il est conquis par sa beauté, enivré par les odeurs. Sa voile roulée sur les épaules, Il frappe et pousse la porte du teinturier. Lui, qui vient du dehors, ébloui de lumière, ne voit rien dans la pièce obscure. Elle, la jeune fille, accoutumée à la demi obscurité de la pièce, est éblouie par le rectangle d'or de la porte de sa maison ouverte sur le soleil.

Enfin, il l'aperçoit gravée comme une médaille sur le mur bleu, la chevelure de nuit, la robe blanche et les mains fines sur la toile. Il est saisi par sa beauté. Elle aussi vient de l'apercevoir, grand, élégant, raffiné, dans sa longue tunique ocre il l'a l'air d'un prince. Dans son saisissement, son dé lui échappe et roule sur le sol. Il se précipite pour le ramasser et le temps, en un instant, suspend son cours. Leurs doigts se frôlent et leurs regards se rencontrent. En un instant, tout est dit : l'émerveillement, le désir, les promesses...

1^{er} voyage

Chaque jour le jeune homme vient voir où en est l'ouvrage, elle, si vive, semble mettre un temps infini à ravauder cette toile. Ils ne sont jamais seuls, il y a la mère, le père, la clientèle, mais tout en ayant l'air de toucher la toile, se tisse entre les deux jeunes gens un buisson de murmures ardents.

Il lui murmure au creux de l'oreille : « demoiselle, depuis le premier instant j'ai su que tu serais mienne. Tu as fait pâlir la lumière du jour, laisse moi parler à ton père, dans mon pays je te ferai reine. »

Et la jeune fille de répondre « je ne suis pas libre, mon père m'a fiancé à un homme de son choix mais mon cœur est à toi. »

Arrive le jour où la voile est réparée, où la blessure laissée par le vent sur la toile est invisible. Il lui dit alors : « demain à l'aube mon navire prend la mer. Je viendrai te chercher juste à la fin de la nuit, avant le réveil du matin. Mon sort est entre tes mains. »

Cette nuit-là, la jeune fille fait son bagage. Elle écrit une lettre à sa mère pour demander pardon, pour avouer l'amour qui se fait, qui veut se vivre. Elle entend le murmure de la fontaine de son enfance.

A l'aube, il est là, elle le rejoint. Ils courent tous deux main dans la main, sur le chemin de la colline, elle n'a pas un regard en arrière.

Elle qui n'a connu la mer que du regard, foule maintenant le pont du bateau et sent sous elle une force vivante.

Pendant sept jours et sept nuits, le vent de la Méditerranée pousse le navire à la pointe de l'écume. Le jour, la jeune fille découvre l'immensité, la lumière et le vent. La nuit, c'est le monde des caresses, des soufflent qui se mêlent, des corps qui se trouvent. Le jour : la mer, la nuit : l'amour.

Premier naufrage

Au huitième jour, le ciel s'obscurcit. La houle se creuse sous le bateau. Le vent semble devenu fou. Tranchant comme la lame d'un sabre, il ouvre le ventre de la mer. Ilmatar la douce déesse de la mer hurle, tort, mord. En un instant, tout ce qui était bleu devient noir, tout ce qui était vie devient mort. Le mat se brise, la voile se déchire, les cris, le noir : le naufrage fut total.

2^{ème} voyage

Comme elle est venue, la tempête s'en est allée. La mer et le ciel s'apaisent, tout redevient bleu. Du navire, il ne reste que les cris des mouettes. Tous ont péri sauf elle, accrochée à une planche, elle dérive, entre ciel et mer, entre vie et mort.

Le corps mordu par la faim, la soif et le sel, les yeux brûlés par la lumière, elle est devenue une fontaine de larmes. Elle pleure sa terre natale, la maison de sa mère, son amour perdu.

Un matin enfin, la mer la rejette sur la grève d'une terre étrangère, sur cette terre est la maison des femmes, le grand atelier de tissage royal. Elles viennent là sur la plage, comme chaque matin, laver au sable et au sel de la mer les tapis qu'elles tissent pour rendre leurs couleurs encore plus éclatantes.

Les femmes trouvent la jeune fille sans connaissance. Elles l'emportent, soignent les multiples blessures de son corps. Elles lui offrent le pain, le miel et le lait. A la chaleur de cette affection, la jeune fille reprend goût à la vie et un matin, elle franchit la porte de l'atelier.

Là, elle est éblouie, elle connaît les métiers à tisser bien sûr, dans son village ils sont de basse-lisse et de bois rugueux. Mais là, c'est tout autre chose : en bois poli, ils s'élancent vers le ciel et ressemblent à des harpes.

A la maison des femmes, elle va apprendre l'art du tissage des tapis, les innombrables motifs d'arabesques, de fleurs et d'oiseaux. Elle y découvre avec émerveillement ce matériau si solide, si fin et si brillant : la soie. Après sept années d'apprentissage, elle devient bonne ouvrière.

Chaque soir, ses pas la ramènent vers la crique. Un soir, elle y rencontre un charpentier de navires, il lui parle de son pays, lorsque son navire sera achevé il reprendra la mer, il retournera au cœur des sables, dans cette oasis où il est né, pierre noire posée au cœur du désert blanc.

« Mon pays » - lui dit-il – « ressemble à la mer, mais les vagues sont de sable, ses paroles font lever le rêve dans la tête de la jeune femme. Ils s'aiment. Il lui glisse à l'oreille les paroles de miel « tu es ma douce amande douce. Ma bien-aimée, je t'emmènerai de l'autre côté de la mer. Tu connaîtras la lumière de ma terre et la douceur des mains de ma mère.

Les jours et les nuits passent, elle porte un enfant, un matin, le navire est prêt à partir, il est temps pour elle de quitter la maison des femmes.

Pour la seconde fois de sa vie elle foule le pont d'un bateau, le vent de la méditerranée pousse le navire à la pointe de l'écume. Le jour : la mer, la nuit : l'amour.

Second naufrage

Au huitième jour, le ciel s'obscurcit. La houle se creuse sous le bateau. Le vent semble devenu fou. Tranchant comme la lame d'un sabre, il ouvre le ventre de la mer. Ilmatar la douce déesse de la mer hurle, tort, mord. En un instant, tout ce qui était bleu devient noir, tout ce qui était vie devient mort. Le mat se brise, la voile se déchire, les cris, le noir : le naufrage fut total.

Comme elle est venue, la tempête s'en est allée. La mer et le ciel s'apaisent, tout redevient bleu. Du navire, il ne reste que les cris des mouettes. Tous ont péri sauf elle, accrochée à une planche, elle dérive, entre ciel et mer, entre vie et mort.

Le corps mordu par la faim, la soif et le sel, les yeux brûlés par la lumière, son cœur est devenu pierre, son ventre aussi.

La mer la rejette sur une terre inconnue, a son contact elle est déchirée par un long hurlement, est-ce la mer qui devient folle ? Est-ce les cris des mouettes ? Non, c'est son cri à elle, son enfant vient de naître et tout redevient noir.

Sur cette terre vit une vieille mère qui vient chaque matin ramasser ce que la mer veut bien lui donner : bois mort, crabes et coquillages... Elle trouve la jeune femme et l'enfant encore lié l'un à l'autre, la mère est en vie mais l'enfant est mort.

Du petit couteau dont elle se sert pour retirer les coquillages des rochers, elle coupe le cordon et roule l'enfant dans son tablier et charge la jeune femme sur le dos de son âne.

Arrivée dans son jardin, elle met l'enfant en terre au pied du figuier, prend soin de la mère, panse ses plaies, lui donne le pain, le lait et le miel mais la jeune femme refuse toute nourriture. Elle n'ouvre pas les yeux, ne prononce aucune parole, elle reste là, inerte.

Un soir, la vieille mère lui dit :

« Tu vois, ma toute petite, comme va la vie. Je suis aussi vieille qu'un chemin de forêt. J'ai eu deux époux et j'ai toujours désiré un enfant, mais mon ventre est resté en hiver. Et puis te voilà, toi, tu m'as été donnée par la mer, tu es ma fille maintenant, ma fille venue de la mer. Écoute ce qu'autrefois racontaient les vieux :

Le châtaignier d'orient, conte occitan

C'est l'histoire d'un arbre, d'un grand et beau châtaignier d'orient. En automne, son feuillage resplendissait comme une couronne d'or. Ses enfants étaient plantés là, dans son ombre. Un jour de chagrin, de peine et d'amertume, il dit à ses fils : « sur cette terre où nous vivons, on ne ramasse plus nos branches mortes et nos fruits tombés, à croire que les gens d'ici sont devenus riches : ils préfèrent le goût de la farine du blé à celui de nos pauvres châtaignes. Les jeunes filles ne viennent plus faire les rondes des fêtes d'été autour de nous. J'en ai tellement de peine que je pourrais bien mourir. Alors vous allez partir, je vais vous donner une de mes branches, posée sur la mer elle vous sera bateau. Vous allez partir en quête d'une terre nouvelle qui soit terre d'amour, quand vous l'aurez trouvée, vous planterez vos racines et ferez votre descendance.

Alors les trois fils sont partis. Avec la belle et grande branche que le père avait donné, sitôt posée sur l'eau, elle est devenue bateau et ils ont embarqué.

Au bout d'un long voyage, ils ont croisé une île, une merveille de sable, de rochers et d'arbres. Une île de beauté. Ébloui, le fils aîné a dit que la beauté de cette île dépassait tous ses rêves. Il est resté, a planté ses racines. Dans ce pays là, les gens étaient pauvres, ils se sont régalés du fruit tombé, et du bois mort, ils se sont chauffés.

Les deux autres sont repartis sur la mer, mais tu sais bien ma fille - dit la vieille mère - au bout du monde il y a toujours une terre.

Les deux autres fils sont alors arrivés dans un pays de lumière où poussaient des oliviers au feuillage argenté. Ils se sont dits que c'était peut-être là la fin du voyage, que cette terre sentait bon et qu'ils avaient bien envi d'être de ce pays là. Mais sitôt entrés dans l'olivieraie, les arbres ont dit : « vous ne voyez pas comment la terre est dure et sèche ici ? Comment on se contorsionne pour attraper la moindre goutte de lumière du ciel ? Il n'y a pas de place pour vous ici. »

Alors les deux petits ont repris la route, ils ont cheminé longtemps ils sont montés vers les pays du nord, là où les arbres ne perdent jamais leur feuilles. Le second fils du grand châtaignier a aimé cette terre, il y a planté ses racines.

Le troisième a rebroussé chemin, le cœur glacé, où était sa terre ? Il a cheminé si longtemps que lorsqu'il est arrivé dans notre pays, il était aussi grand et aussi beau que son père. Dans nos forêts, les arbres ont été éblouis par la beauté de son feuillage doré.

On lui a demandé d'où il venait, qui il était, on lui a fait bon accueil. Et l'arbre a su qu'il pouvait planter ses racines, que les gens de notre pays mangeraient son fruit tombé et ramasseraient sa branche morte. Il a compris qu'il serait aimé, alors il a fait sa descendance.

Tu entends mon enfant, ma fille venue de la mer, sur notre terre à nous, il y a place pour l'étranger.

Dès cet instant, la jeune femme semble doucement revenir à la vie, elle mange le pain et le miel, elle boit le lait.

Un matin, elle pousse la porte de la maison jusqu'au jardin puis jusqu'aux ruelles du village. Elle ne parle toujours pas. Dans ce pays, les hommes sculptent les mâts des navires dans des bois précieux, attentive, silencieuse, elle reste là des heures à observer le travail.

Un matin, elle pose ses mains sur le bois et elle se met à sculpter. Sortent de ses mains d'étranges figures : des femmes à corps de poisson, des arbres soleils, mille et une arabesques...

La vie revient en elle, la vie et le temps de regarder dans sa blessure, d'aller sous le figuier où dort son enfant, les larmes coulent enfin, elle se souvient de l'homme qu'elle avait aimé, de sa voix, de ses paroles, des paroles de la fontaine de son enfance, de sa parole, d'un chant :

O mon blâmeur

Laisse croître mon amour

Si je me repens à Dieu

A qui reviendrait ma passion ?

Toi qui connaît

Le chant de l'ardent désir,

Cet amour est pur

Vers lui aspirent les amants,

J'en ai savouré tout mon saoul

Comment puis-je oublier l'amour,

Je désire et aspire au dénouement

Car je m'éteins en t'aimant.

J'endure et je peine

Affaibli et blême ;

Dites-moi que faire ?

O étoile des égarés !

Troisième voyage

Sept années se sont écoulées, la vieille mère s'en est allée, l'heure est venue de reprendre la mer, elle veut connaître la terre de l'aimé.

Un matin, pour la troisième fois, seule, elle foule le pont d'un navire, la traversée est longue et houleuse mais elle n'a pas peur, la mer lui a déjà tout pris.

Enfin, un matin, cette terre tant attendue, tant espérée, tant rêvée, est devant elle. Les petits villages blancs accrochés à la colline brillent comme des perles de soleil, mais il faut aller plus loin, suivre la lente caravane

¹ traduction d'un chant andalou zajal écrit par Abi Hassan Shushtari au 13ème siècle

qui la mènera au cœur du désert, dans cette oasis posée comme une pierre noire sur le sable blanc. Son rêve est là.

En arrivant sur la place du marché, elle entend l'envoyé du roi clamer à qui veut l'entendre que le seigneur et maître ferait riche celui qui serait capable de tisser une tente pouvant résister à tous les vents du désert, une tente pouvant abriter les trente trois tribus bédouines.

En entendant cela, elle se dit que dans sa première vie, elle avait appris à coudre les toiles qui font les voiles des bateaux, qu'après son premier naufrage, dans sa seconde vie, elle avait appris à tisser dans l'atelier des femmes et qu'après son second naufrage, dans sa troisième vie, elle avait appris à sculpter les mâts des bateaux. Alors, cette tente, capable de résister aux vents violents du désert, elle, elle peut la faire, elle saura.

L'envoyé du roi, en écoutant son histoire, est à la fois troublé, stupéfait et séduit. Il lui fournit tout ce dont elle a besoin : la laine, le coton, la soie, les bois, la teinture et elle se met à l'œuvre.

La forme de la tente, son implantation au sol, son érection, son décor tout dans la réalisation de cette œuvre qu'elle exécute avec passion lui donne l'impression d'assembler les petits morceaux de sa vie éparse. Durant les neuf mois de la réalisation, l'envoyé du roi ne la quitte pas. Il aime en silence cette femme étrange et sauvage qu'on appelle déjà « la femme aux trois vies ».

La tente achevée est une splendeur, elle résistera à tous les vents du désert, au sommet de la dune, sa tente est un bateau porté par des vagues de sable à la pointe du vent, mais ce bateau là, aucune tempête ne peut le faire chavirer.

Le roi lui offre une somptueuse demeure, elle crée un atelier de tissage et de nombreuses femmes y viennent y travailler.

Puis elle met sa vie dans les mains de celui qui l'aime en silence... Dans ce pays d'exil, elle construit son royaume.

Libération

Un soir, elle franchit la porte du rempart d'argile et livre à la lune et aux étoiles, le souffle de sa vie.